

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le versant triste d'Harold et Maud
Parc Lafontaine de Jean-Yves Soucy

Jean-Yves Soucy, *Parc Lafontaine*, roman, Montréal, Libre expression, 1983, 270 p., prix: \$17,95

André Vanasse

Number 34, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1984). Review of [Le versant triste d'Harold et Maud : *Parc Lafontaine* de Jean-Yves Soucy / Jean-Yves Soucy, *Parc Lafontaine*, roman, Montréal, Libre expression, 1983, 270 p., prix: \$17,95]. *Lettres québécoises*, (34), 16–17.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

par André Vanasse

Le versant triste d'Harold et Maud

Parc Lafontaine
de Jean-Yves Soucy

Vous vous souvenez d'*Harold et Maud*? Maud, c'est la vieillesse et la joie de vivre; Harold, la jeunesse et le spleen. L'attrance des contraires et le contraire de ce que l'on sait. Un pied de nez aux idées reçues. Le monde à l'envers. Une laine qui se détisse, s'enfle jusqu'à recréer le mouton duquel elle fut tirée. Le rêve quoi! Merveilleux. Fabuleux. Une vieille dame indigne qui réanime sous nos yeux un prince taciturne qui roule à tombeau ouvert dans son superbe corbillard. Une version apocryphe de *la Belle au bois dormant*: c'est Harold qui attend le baiser vivifiant d'une reine aux cheveux blancs. Et le miracle a lieu, si naïf, si touchant qu'on se surprend à rêver d'être grand-père. Si la vieillesse donne le pouvoir de semer à tout vent les pollens de la folie, alors à quoi sert de s'acharner à reculer dans le temps? Il vaut mieux faire comme Maud: avaler la vie, la vivre jusqu'au délire et mourir en riant.

S'il existe un sosie de Maud dans *Parc Lafontaine*¹ de Jean-Yves Soucy, ce n'est certes pas Armand Jodoin (personnage principal) qui l'incarne mais bien plutôt Maître Philémon Desjardins (Phil pour les intimes), notaire de sa profession, qui, malgré ses quatre-vingt-cinq ans et le fait qu'il se déplace en chaise roulante, continue à vivre comme un collégien. «J'ai pas encore vieilli, nous dit-il, j'ai pas changé mes habitudes, j'ai seulement gardé les plus agréables: des livres, du vin, des humains à observer, un bon tabac, un petit cognac. Ç'a été les plus belles joies de ma vie; maintenant je les goûte encore plus, j'ai tout le temps à leur consacrer. (p. 264)»

À vrai dire, Phil n'a pas conservé que ces habitudes; il a surtout préservé au fond de lui-même le goût de vivre et de rire. Sans lui la résidence pour personnes âgées «l'Oasis de l'âge d'or» serait littéralement ce lieu de transition entre la vie et la mort. Phil s'accroche donc à la vie, multiplie les facéties, sème partout l'anarchie au grand dam (mais aussi grâce à sa complicité) de la directrice de l'immeuble. Sous la conduite de ce grand timonier, «la bande des quatre» (c'est ainsi que la directrice désigne la direction de l'association des résidents composée de Phil, bien sûr, mais aussi de Tousignant, de Maurice Viens et de Madame Nadeau) entraîne avec elle, et parfois à leur corps défendant, des vieillards qui, autrement, trouveraient la vie bien triste.

Ainsi le lecteur est pour le moins déconcerté: en entrant à l'Oasis, il s'attendait au pire; il découvre le meilleur. Par ailleurs l'histoire d'amour amorcée dès le début du roman ne cesse de le désarçonner comme si *Parc Lafontaine* cherchait par tous les moyens à contrer ses attentes. Il s'agit pourtant d'une histoire toute belle: Armand Jodoin est devenu septuagénaire, Marie Chaput approche à grands pas de la trentaine. Entre les deux, une longue amitié apprivoisée mais aussi l'attrance, le désir tapis au creux du fantasme et qui cherche à faire surface. Puis c'est l'orage (au propre et au figuré). Trempés jusqu'aux os, l'un et l'autre se font sécher avant de retrouver les caresses humides sous les draps froissés.



Jean-Yves Soucy

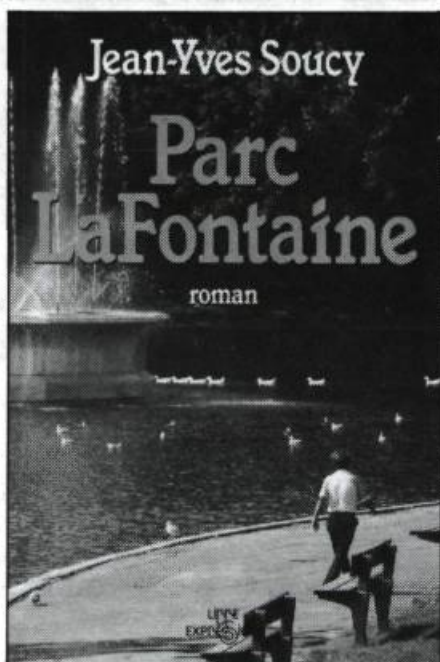
Bien sûr quarante ans séparent les deux êtres aimés. Mais le lecteur comprend. Il est disposé à fermer les yeux. Il souhaite secrètement que le narrateur lui confirme qu'il est encore possible d'aimer jusqu'à la mort, d'aimer même la mort. Il est persuadé (comment pourrait-il oublier) que les plus beaux souvenirs naissent toujours de la fureur. Il pense à Roméo, à Juliette, aux amours folles de sa jeunesse.

Ce même lecteur a aussi pris de l'âge et il rêve d'Utopie. Le voici grand-père comme Victor Hugo, l'oeil vif, égrillard, la main leste. Il a provoqué (à son insu?) la passion d'une jeune fille en fleurs. C'est elle qui lui fera rendre l'âme, sourire aux lèvres et pupille renversée. Au fond, il rêve d'Harold et Maud, sexes interchangeables. Et pourquoi pas?

Au lieu de quoi, il découvre un Armand Jodoin parcimonieux (les Jodoin, on le sait, ont très mauvaise réputation; souvenez-vous du *Libraire* de Gérard Bessette), incapable d'un mouvement généreux ou spontané. Armand Jodoin se veut distant. Il est guindé. Il préfère jouer les grands seigneurs lui qui n'a jamais rien possédé. Qu'à cela ne tienne. On a déjà vu des personnages qui se prenaient pour d'autres. Certains ont voulu être rois, d'autres des saints. Qu'Armand Jodoin se rêve grand bourgeois, c'est là un rêve à la portée du Québécois moyen. Là-dessus, il n'y a rien à redire.

Par contre ce qui irrite le lecteur c'est de constater que ce grand rêveur, ce superbe navigateur (il était, cela va de soi, simple matelot à bord de son paquebot) soit totalement incapable de larguer les amarres quand Marie souffle dans ses voiles. Tout marin aguerri sait que, quand vient le temps de louvoyer, il faut border le foc. Armand Jodoin, lui, se dégonfle. Il fuit comme il est dit et redit dans le roman. À Québec. À l'Oasis. À New-York. Il est incapable de supporter l'idée de devoir aimer. Le mot «amour» lui est étranger («Je ne sais toujours pas, confie-t-il à Marie dans sa lettre d'adieu, si je t'ai aimée» p. 270). Et pourtant le lecteur, lui, sait d'emblée que l'impossible aurait pu se réaliser. Il aurait suffi qu'Armand croque à belles dents (sans retenue, sans arrière-pensée!) dans la pomme de la vie...

Bien sûr ce n'est pas le rôle du critique d'écrire le roman qu'un autre a déjà pu-



blié. Mais comment s'empêcher de souhaiter qu'un héros soit à la hauteur de ce qu'on en avait espéré? Or Armand Jodoin nous déçoit comme il déçoit Marie. Il refuse d'être le porte-étendard de nos rêves. Il refuse de mourir pour nous.

On me dira que ce jugement est inadmissible: tout personnage, bien que son existence ne soit que de papier, a droit à son autonomie. J'en conviens et n'ai d'autre choix que de reporter ma déception sur le narrateur qui lui a donné vie (et ultimement sur l'auteur Jean-Yves Soucy qui signe le roman).

De fait c'est l'auteur qui est responsable de la vraisemblance du personnage. À ce titre, la faiblesse de *Parc LaFontaine* ne peut s'expliquer autrement que par la discordance entre la représentation de Jodoin qu'a voulu en donner Jean-Yves Soucy et la perception du personnage par le lecteur.

Entre les deux, un écart certain. Car il est clair que le narrateur implicite (le porte-voix en quelque sorte de l'auteur) tient en très haute estime Armand Jodoin. À ce sujet on pourrait multiplier les exemples qui démontrent à l'évidence la supériorité de Jodoin sur son entourage. Sa dignité, sa culture, ses bonnes manières, sa politesse (trop souvent obséquieuse) le classent d'emblée dans la catégorie des êtres à part. En contrepartie, et conformément à son tempérament, il affiche à tout propos un mépris qu'on pourrait qualifier de «naturel». Ainsi est-il agacé par le sans-gêne de sa proprié-

taire, choqué par la vulgarité de son ami Roland, parfois même surpris des familiarités de Marie, etc.

Mais là où le narrateur fait erreur c'est en croyant que les «valeurs» auxquelles Armand adhère le rendent sympathique au lecteur. L'empathie du narrateur se retourne en son contraire: Jodoin provoque l'antipathie! De ce point de vue, il y a incontestablement méconnaissance (volontaire ou pas) des goûts et des désirs du lecteur. Ce dernier souhaiterait que, sous l'action salvatrice de Marie, Armand laisse tomber ses défenses et se lance à corps perdu dans une aventure dont la fin pourrait vraisemblablement (et pourquoi pas?) être tragique.

L'auteur refuse ce possible narratif. Veut-il proposer un contre-mythe? Si tel est le cas, l'intention n'est pas suffisamment claire pour qu'il obtienne l'adhésion du lecteur.

Jodoin, l'autre, celui du *Libraire* de Gérard Bessette est un anti-héros. Il s'affirme tel dès les premières lignes et le prouve de façon indiscutable à la fin quand il vole la collection entière (pour la revendre) des livres à l'index de son patron. Le lecteur comprend. Il connaît Jodoin lequel ne lui a rien caché. Il sait que le personnage se montre fidèle à lui-même.

Le Jodoin du *Parc LaFontaine* pour sa part est la victime d'un narrateur qui, contre toute logique, essaie de nous faire croire à la grandeur d'âme d'un être qui, dans le même moment, se révèle mesquin et veule. On ne résout pas aussi facilement la quadrature du cercle. Voilà pourquoi Jodoin, compte tenu de l'estime mal placée que lui porte le narrateur, est un héros esthétiquement raté.

Domage... □

1. Jean-Yves Soucy, *Parc LaFontaine*, roman, Montréal, Libre expression, 1983, 270 p., prix: \$17,95.